



HAL
open science

Le mont Saint-Loup (AGDE, Hérault) et ses abords - Toponymie et archéologie

Jean Grimal

► **To cite this version:**

Jean Grimal. Le mont Saint-Loup (AGDE, Hérault) et ses abords - Toponymie et archéologie. 2018.
hal-01857625

HAL Id: hal-01857625

<https://hal.science/hal-01857625>

Submitted on 7 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Los Rocaïres

JOURNEES
HAROUN
TAZIEFF

Hors-série N° 3 - Juin 2018

<http://crpe-vailhan.org/bulletins.php>

CREDD
vailhan

TOPONYMIE ET ARCHÉOLOGIE

LE MONT SAINT-LOUP et ses abords

Jean GRIMAL



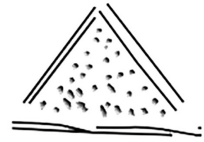
Le relief emblématique du terroir agathois n'a pas toujours été appelé « mont Saint-Loup ». Il se pourrait même qu'avant de lui avoir donné un nom, la population locale installée à la Motte au IX^e ou VIII^e siècle av. J.-C. l'ait représenté schématiquement dans le décor¹ d'une poterie de la fin de l'Âge du Bronze ! [Fig. 1]

Une histoire de toponymes

Il y a quelques siècles, on l'appelait **la Crémade** (Azéma 1987, lettres du 12 février et du 23 mars 1769) à cause de son aspect de terre brûlée. Mais, dans des temps plus anciens encore, c'est le parler occitan qui avait imposé les dénominations **Peg** ou **Pueg**, couramment utilisées dans les actes des XI^e, XII^e et XIII^e siècles (Foreville 1995). Ayant succédé à **Puech**, le terme **Pioch**, quant à lui, a perduré jusqu'à la période récente.

Ceux qui, n'étant pas sur place, ne pratiquaient pas ces toponymes d'usage se servaient tout simplement de l'expression **montagne d'Agde**.

Les navigateurs-marchands phéniciens ou carthaginois (Jully 1976, p. 25) qui ont précédé les Grecs au large des côtes agathoises n'ont pas pu ne pas remarquer ce promontoire caractéristique. Mais, « nous ne saurons peut-être jamais par quel vocable il était désigné par les Anciens » (Mouraret, 1979). La plupart des auteurs antiques (Ugolini 2013, p. 120) ont parlé d'**Agathé**, principalement dans le but de



Page précédente. L'étang de Thau et le mont Saint-Loup (photo F. Fuentes)

Fig. 1. Tesson de l'Âge du Bronze Final de la Motte (Agde) : la silhouette pointue semble schématiser le mont Saint-Loup et les points à l'intérieur représentent sans doute la végétation, peut-être des arbres (dessin et photo J. Gasco)

rappeler son origine phocéenne-massaliète ; ils s'inspiraient de textes plus anciens complétés par les observations récentes de navigateurs ou de voyageurs. Ainsi, Strabon, au tout début de notre ère, dans sa *Géographie*², indique sans surprise que l'**Arauris** (l'Hérault) passe à « Agathé, colonie de Massalia » (Strabon, *Géographie*, IV-1, 6).

Mais une vingtaine de lignes plus haut, il avait signalé le **mont Sigion** [Fig.2], une avancée de la côte proche de l'îlot de Brescou et qui divise le golfe du Lion en deux bassins (Strabon, *Géographie*, IV-1,6). Toutes les éditions du texte, jusqu'aux plus récentes, s'accordent sur la traduction de ces deux précisions géographiques qui n'ont besoin d'aucune interprétation pour montrer clairement qu'il ne peut s'agir que du cap et la montagne d'Agde (Clavel 1970, p.35). Strabon n'est jamais venu en Gaule ; pour sa description, il a utilisé les renseignements de Posei-

1. Hypothèse présentée par Jean Gasco lors de sa conférence du 20 octobre 2016.

2. Écrit en grec ancien, entre 20 av. J.-C. et 23 ap. J.-C., le manuscrit d'origine est perdu mais on en connaît plusieurs copies ramenées à la Renaissance. L'édition princeps a été publiée à Venise en 1516.

Fig. 2. Carte du golfe du Lion d'après Strabon selon Ph. Tollard et photographie aérienne Google Earth « Il constitue, en fait, un double golfe, car dans sa courbe même le mont Sigius, prolongé par l'île toute proche de Blasco, forme une saillie qui détermine deux golfes... » Strabon, *Géographie* (traduction G. Aujac)



donios venu dans la région vers 90 av. J.-C. (Thollard 2004, p. 368) et, sans doute, une carte perdue (Goudineau 1990, p. 169). C'est donc en pur « géographe de cabinet » qu'il rapporte ces deux indications en voulant manifestement leur donner la primauté ; il n'avait donc pas de raison de penser à la montagne de Sète, trop éloignée de Brescou et qui ne constitue pas, même en tant qu'île, une avancée en mer suffisante pour être signalée ! De plus, la montagne d'Agde est un amer pour indiquer l'entrée vers le port d'Agathé, alors que celle de Sète n'avait rien à signaler à l'époque.

Pourtant, certains érudits, plus historiens que géographes, ont préféré le relief de Sète pour incarner ce promontoire. En effet, l'amalgame facile avec le mot **Sétius** qui apparaît dans les traductions de la *Géographie* de Ptolémée dont nous allons reparler a entraîné dans cette erreur l'ensemble des auteurs jusqu'à nos jours (Naigeon 2016, p.19). Au début, il ne s'est agi que de la transformation purement philologique du mot Σίγιον (Sigion) sans indiquer une localisation précise ; puis, avant la fin du XII^e siècle, sous l'appellation inattendue et éphémère de «**Montis Septi** caput» (Gautier-Daché 1995, p. 298), il est fait explicitement le rapprochement avec l'îlot de Sète qui s'est alors imposé depuis pour localiser géographiquement le mont Sigion (Bonnet 1890, p.7 note 1).

Ainsi, malgré ces « manipulations », Strabon nous a fait connaître la plus ancienne appellation géographique de la montagne et du cap d'Agde qui ne font qu'un pour lui (Thollard 2009, p. 71, note 20).

On pouvait espérer que seize siècles plus tard, Jean Gibrat³, « maistre aux artz, régent des escolles d'Agde », reprenant ce passage, donnerait confirmation de la localisation agathoise du mont Sigion et ajouterait sa touche personnelle d'érudit local. Il n'en fut rien, sauf l'ajout du mot « jadis » : « près d'hérauld Agde bastie - *ladis* - par les Marseillois » [Fig. 3].

La simple comparaison de ce passage avec les éditions de la *Géographie* de Strabon antérieures à 1609 montre qu'il a dû copier Casaubon, même s'il avait lu Mafféi, comme il le dit. Avec ses faibles revenus de 100 livres pour l'année (Baret 1939, p. 105), il ne semble pas possible que ce simple Régent des écoles aie pu se payer un tel ouvrage (évalué entre 10 et 15 livres, soit l'équivalent d'un mois de salaire !). Grâce à qui et où a-t-il pu le consulter ? En tout cas, on ne peut que s'en réjouir car, même si seulement quelques lignes traitant d'Agathé sont concernées, Jean Gibrat a proposé dès 1609 une courte édition en français du texte de Strabon. C'est d'autant plus remarquable qu'il faudra attendre 1809 (deux siècles...) pour pro-

Glossaire

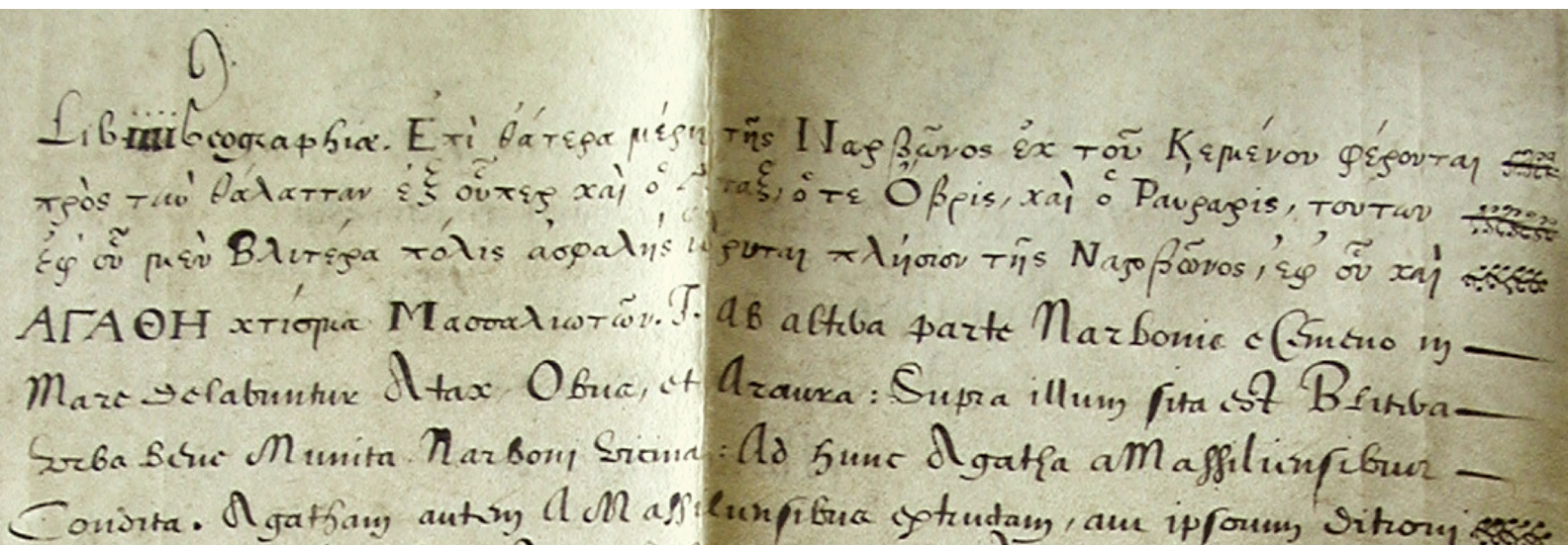
* Le lecteur peut s'étonner qu'il y ait autant d'incertitudes à propos des sources antiques. Nous connaissons les écrits des géographes de l'Antiquité par les copies faites à partir de leurs manuscrits, le plus souvent perdus ; l'« éditeur » en établit le texte, c'est-à-dire qu'il va transcrire le texte du manuscrit ou de sa copie dans la même langue, le plus souvent pour le faire imprimer. Le « traducteur » va donner une version du texte dans une autre langue selon l'édition de texte qu'il aura choisie et ses propres compétences ou intuitions.

« Dans l'édition scientifique d'un texte ancien (c'est-à-dire antérieur à l'imprimerie et dont l'original n'est disponible que sur manuscrits), l'« **apparat critique** » (ou **appareil critique**) est l'ensemble des notes fournies par l'auteur de l'édition (à ne pas confondre avec l'éditeur de l'ouvrage) pour justifier les choix qu'il a opérés entre les « leçons », ou versions, des divers manuscrits ou éditions anciennes qu'il a comparés pour établir le texte de son édition. Pour « établir un texte », il est essentiel de savoir si un manuscrit a été copié d'après un autre. Les différences qui apparaissent dans le texte copié peuvent n'être que des erreurs introduites par le copiste. L'éditeur choisira la meilleure version, souvent la plus ancienne ou la plus difficile ». (d'après Wikipédia)

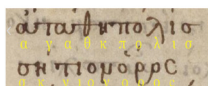
** Le nom qui a été donné à chaque lieu géographique est un « **toponyme** » ; lorsque le toponyme est dédié à un saint, c'est un « **hagiotoponyme** ».

3. Le « premier historien » d'Agde. En 1609, à la demande des Consuls, il rédige un mémoire en latin et français qu'il intitule *Recul (recueil) des antiquités de la ville d'Agde...* (Archives municipales, II-1).

Fig. 3. Extrait du mémoire de Jean Gibrat (Archives municipales d'Agde)

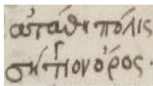


fiter d'une traduction complète et des commentaires en Français de Adamantios Coray (du Theil 1809). En tant qu'unique amer pour les navigateurs de l'Antiquité voulant rejoindre le port d'Agathé, la montagne d'Agde aurait dû nécessairement figurer, sous le nom de «Sigion» dans la liste des points localisés par leurs coordonnées dans la *Géographie*⁴ de Ptolémée. Mais, on peut se demander pourquoi c'est « mont sétius » qui y est mentionné. En effet, si on se réfère aux nombreux manuscrits qui l'ont fait connaître, après la translittération de l'onciale en minuscule grecque, on constate que toutes les transcriptions de l'archétype de la *Géographie* (sauf, au moins, le Paris. gr. 1401) reprennent inva-



agathēpolis

Bibli. Vat. Urb. gr. 82



sētionoros

Bibli. Vat. Barb. gr. 163

riablement une possible graphie Sigion ou Ségion (certes avec une sorte de « tau » à la place du « gamma » mais il en est de même pour écrire le « g » d'Agathê ; de plus, il y a l'ambiguïté du signe κ' (êta) qui peut être un « ê » ou un « i »). C'est donc en étant recopié fautivement, que «Sigion» a été transformé en «Sétion» puis «Sétius». Mais ce n'est quand même pas suffisant pour exclure définitivement que Ptolémée, dans son manuscrit autographe, ait pu, bel et bien, écrire effectivement «Sigion» et qu'il ait continué de penser qu'il s'agissait bien du relief agathois. En effet, il a clairement indiqué que Brescou et ce qu'on lui fait appeler le mont «Sétius» sont bien placés sur la même longitude de 22° 30', ce qui ne laisse plus aucun doute sur son intention.

Ce n'est donc que lors des traductions en latin que l'utilisation de «setius mons» est devenue la norme et rien ne prouve que le géographe d'Alexandrie ait approuvé cette transformation inadaptée! On peut donc en retenir que le mont Sétius, simple doublon erroné du mot « Sigion », n'a jamais existé ailleurs que dans l'esprit des premiers traducteurs et qu'il s'est toujours agi de la montagne d'Agde

comme l'avait envisagé Strabon. On ne pourrait même pas rétorquer que les indications chiffrées de ses coordonnées indiquent le contraire, ainsiqu'avait voulu le démontrer E. Thomas (Thomas 1841, p. 576).

Reste quand même cette île énigmatique associée à l'îlot de Blascon (Brescou) que Ptolémée appelle «île Agathê» faute sans doute de renseignements plus précis et dont il n'a qu'une très vague idée. Si l'on veut bien admettre que le mont «Sétius» correspond au Saint-Loup, l'actuelle montagne de Sète, qui était bel et bien une île véritable durant l'Antiquité, serait alors absente des localités de la *Géographie*. Ce serait certes au prix d'une nouvelle «gymnastique intellectuelle» qu'on pourrait alors proposer de mettre en perspective ce lieu géographique anonyme et un nom ptoloméen sans localisation. L'île de Sète pourrait finalement correspondre à cette île, dont on ne sait que faire, si difficile à localiser en raison de coordonnées trop approximatives et incohérentes mais que Ptolémée avait dans sa documentation.

Au milieu du IV^e siècle ap. J.-C., Avienus, reprenant Strabon, évoque dans *Ora maritima*, une éminence du littoral, proche de Brescou : « À partir de là était Besara (Béziers) (Ugolini 1987) suivant le dire d'une ancienne tradition. Maintenant les fleuves Ledus et Orobis se glissent à travers des champs dévastés et des monceaux de ruines, indices d'une prospérité passée. Non loin d'eux le Thyrius roule d'une hauteur [...] Le Cinorus s'avance. [...] Le sommet de cette roche s'élève en face regardant ce promontoire, que j'ai dit s'appeler le Candidum (cap Blanc). À côté, se trouve l'île Blasco... » (Avienus, vers 589-601 ; traduction* par M. Édouard Saviot, C. L. F. Panckoucke, 1843 ; Bibliothèque latine-française ; seconde série). Une malencontreuse lacune du manuscrit d'origine⁵ ne permet pas de connaître le texte qui concerne la portion du littoral entre l'Orb (Orobis) et Brescou (Blasco). Même si ce n'est pas toujours le cas, Avienus décrit le plus souvent la côte en avançant méthodiquement et

évitant les retours en arrière : « L'habitude d'Avienus, dans ses énumérations de fleuves et de lieux, est de les citer ainsi qu'ils se présentent successivement et sans revenir sur ses pas » (de Saulcy 1867, p. 85). Il y a tout lieu de penser donc, que la description concerne le Libron (le Thyrius?), puis, dans la lacune, l'Hérault (Arauris) et Agathé, et enfin la montagne d'Agde « qui s'avance » dans la mer, à côté de Brescou (ce qui correspondrait bien à la bribe de texte conservée : « Le Cinorus s'avance. »).

Alors, pourquoi ne pas utiliser le nom **Cinorus** resté sans affectation et l'attribuer⁶ au promontoire agathois ? Pour respecter la cohérence du texte qui nous est parvenu, on peut imaginer que le narrateur se trouvant sur le mont d'Agde (le Cinorus), regarde vers la mer ; il voit la falaise de la Conque (ce serait « le sommet de la roche » en question) qui s'élève en face et qui regarde le cap Leucate (qui correspond au « cap Blanc ») (Astruc 1737, p. 76). Nous aurions affaire alors à une nouvelle appellation antique de la montagne d'Agde, qui aurait remplacé un temps le toponyme** Sigion tombé dans l'oubli jusqu'à être inconnu d'Avienus et à être définitivement absent des portulans qui lui succéderont. En effet, avec les cartes marines, il y a un changement dans le choix et la terminologie des points remarquables du littoral. Par exemple, il est question du «**cauo de conca**» dans la carte pisane, à la fin du XIII^e siècle,

4. Avec les huit livres de sa *Géographie*, Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe vivant à Alexandrie au II^e siècle après J.-C., transcrit à l'Occident le résultat de plus de sept siècles de science grecque. (notice BNF)

5. L'édition princeps est parue à Venise en 1488. Elle était fondée sur un manuscrit perdu de Giorgio Valla. Il n'est donc plus possible d'évaluer la nature de la lacune ni le nombre de vers qui ont disparu, certainement quelques vers effacés seulement.

6. Je sou mets cette proposition inédite avec une certaine circonspection car on peut s'étonner qu'elle n'ait pas encore été avancée, à ma connaissance, par quelque spécialiste, notamment à cause de la racine du mot *cinorus* qui n'est pas sans évoquer le mot *cinereus* : « semblable à de la cendre » ! (*Lexique latin-français*, Hachette).

N.B. : Virginie Ropiot avait eu à peu près la même idée dans son mémoire de Maîtrise, en 1997 (Université Paul Valéry - Montpellier III).

* L'astérisque renvoie au glossaire de la page précédente.

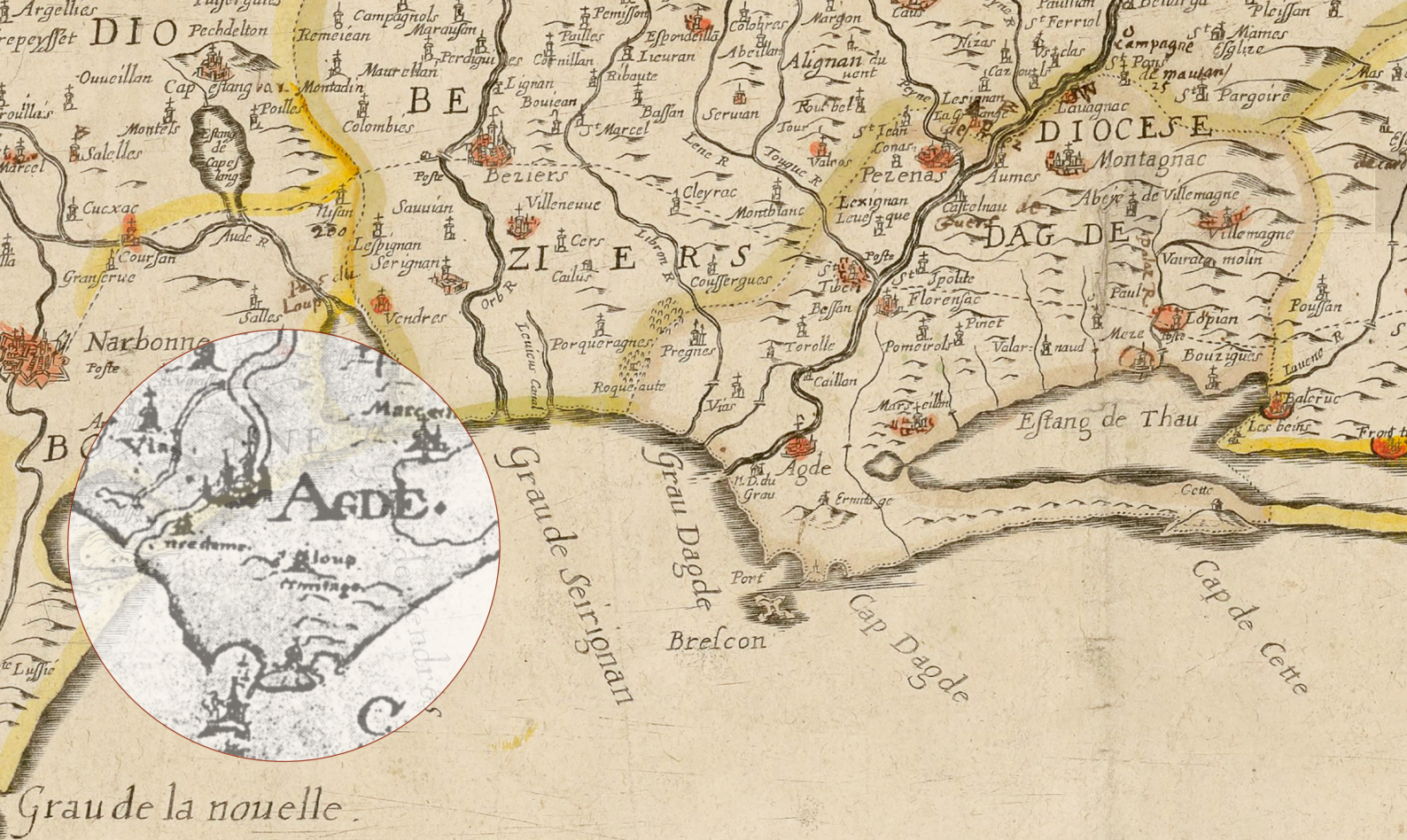


Fig. 4. Carte et description générale de Languedoc avec les confins des Païs et provinces voisines, par Jean Cavalier, Dagde [d'Agde], 1648 (Bibliothèque nationale de France).
En médaillon : carte de 1643, extrait (Dainville 1961)

Fig. 5. Plans figurés du terroir d'Agde (extrait), 1637 (Archives municipales d'Agde)

Fig. 6. Carte particulière du diocèse d'Agde, par Jean Cavalier, 1642 (BNF / Gallica)

Fig. 7. Partie de la carte de la generalité de Montpellier ou sont descrites particulièrement les aultes et basses Sevenes, par Jean Cavalier, 1634-1644 (BNF / Gallica)

puis, indice probable de l'indécision récurrente pour le positionnement du «mont sétius» de Ptolémée, c'est l'expression « **c- de Seta** » que l'on trouve bizarrement dans le «portulan de l'Europe» du XIV^e siècle, à l'emplacement du relief agathois. Celui de Sète sera désormais régulièrement indiqué, entre autres, sous la forme «mon de Setta» (ou Ceta) pour rappeler le «sétius mons».

Il faudra attendre la fin du XVI^e siècle (en juillet 1596, pour être précis), pour que l'expression **cap d'Agde** soit enfin utilisée mais ce sera en dialecte bâlois dont voici la traduction (Platter 1892, p. 278) : « À une portée d'arquebuse environ (de la ville), se trouve le cap d'Agde, montagne élevée, assez semblable au cap de Sète -dont le nom latin est Sétius- » et de poursuivre : « mais moins riche pour les herborisations, attendu que la majeure partie est plantée en vignes. Il y a également au sommet une maison où veille constamment un garde, car la vue s'étend fort loin au large et sur le continent » (Platter 1892, p. 278)

Si, de nos jours, la vue est toujours aussi belle et panoramique, on notera quand même avec le plus vif intérêt qu'à l'époque les cultures, de la vigne principalement, occupaient largement les versants. C'est encore vrai au début du XIX^e siècle puisque Balthazar Jordan indique (Jordan 1824, p. 287) : « l'olivier, les blés, la vigne surtout, couvrent la surface du Mont St Loup qui est presque entièrement cultivé », cultures qui étaient pratiquées encore récemment.

Il est également important de noter avec Thomas Platter la présence

7. Jean Cavalier, natif d'Agde, contrôleur général des fortifications et réparations du Languedoc (Dainville 1961, p. 87). En tant que géographe du Roi, il a dessiné plusieurs cartes et pris une part active aux travaux préparatoires du futur Canal. Il a été premier consul en 1627 (Adgé 1995, p. 116).



d'un gardien, précurseur méconnu du Service du CROSSMED actuel, et du phare qui l'a précédé (Mouraret 1979). Par contre, et c'est un détail capital pour notre recherche, le fait qu'il ne signale pas la présence d'un ermitage nous conduit à en déduire que l'ermite ne s'était pas encore retiré sur cette hauteur. On est en droit de penser qu'il n'aurait pas manqué de l'indiquer, comme il l'avait fait en signalant le garde, à moins qu'il n'y ait eu méprise en prenant l'ermite pour un gardien ! A propos de cet ermitage, Balthazar Jordan (Jordan 1824, p. 287) nous rappelle : « Au sommet..., on avait construit un ermitage qu'habitèrent d'abord plusieurs ermites ; un seul y avait sa demeure il y a une quarantaine d'années » (soit vers 1780), ce qui ne préjuge en rien de la date de la première installation.

Je n'ai pas retrouvé mention d'un ermitage antérieure à 1643. Sur la carte de Jean Cavalier⁷ [Fig. 4], pour la première fois à ma connaissance, y sont accolés le mot Ermitage et le vocable Saint Loup. Cette désignation apparaît dans le compoix de 1520 (CC9 et CC10 des Archives municipales d'Agde) dans les syntagmes «al Puech de Saint Loup», «au Puech de Sanct Loup», «a Sanct Loup» (Casado 2017, *information inédite*).

Dans le registre des *Plans figurés du terroir d'Agde* de 1637 (Archives Municipales, II 11, f° 25 et 29v), on retrouve la mention **grand puech St Loup** donnée au chemin qui y conduisait ; l'hagiotopeyme** Saint Loup sera repris en 1642 par Jean Cavalier pour sa *Carte particulière du diocèse d'Agde* et probablement avant puisqu'il figure sur la carte datée entre 1634 et 1644 appelée *Partie de la carte de la généralité de Montpellier...* [Fig. 5, 6, 7] Les documents d'archives et les cartes du diocèse ou de la province se complètent ainsi parfaitement pour que l'on s'accorde sur l'utilisation de l'hagiotopeyme Saint Loup au début du XVII^e siècle, période durant laquelle le premier ermite s'est installé au sommet du Pioch (entre 1595 et 1643).

On peut donc logiquement penser que la présence de l'ermitage et



Fig. 8. Carte de Cassini, N° 58, Narbonne, 1777 (www.davidrumsey.com)

l'emploi concomitant du vocable Saint Loup sont étroitement liés et que l'un ne va pas sans l'autre.

Il ne faudrait pas croire pour autant que le toponyme **mont Saint Loup** allait devenir d'un usage courant, comme de nos jours.

Le terme Pioch sera employé jusqu'à une période récente pour nommer les trois « sommets » : Grand Pioch, Petit Pioch et Pioch de Saint Martin (appelé plus rarement « pioch du fusil », ou « de la fusille » sur la carte de Cassini, à cause du nom de famille du propriétaire du mas qui s'y trouvait. [Fig. 8]

Pourquoi Saint Loup ?

Après avoir situé au début du XVII^e siècle l'emploi du vocable Saint-Loup en corrélation avec la présence de l'ermite, demandons-nous maintenant pourquoi a été fait le choix de ce nom, bien particulier et peu fréquent pour la région. On sait qu'il était évoqué contre la peur du loup et certaines maladies et qu'il avait succédé sans doute à un culte païen plus ancien en liaison avec un lieu sacré.

Le toponyme « montagne del loup » a bien été trouvé sur une carte⁸ du XVII^e siècle mais il me paraît trop anecdotique, même si la présence réelle de loups dans les parages du « Grand Pioch » n'aurait rien eu d'impossible au début du XVII^e siècle ; en effet, pour com-

paraison, un acte des archives de Frontignan nous apprend que le 28 avril 1646 fut organisée « une chasse du loup à l'ysle de Sette » (Albagnac 1973, p. 170).

Il se pourrait aussi que le nom Loup soit lié à une vieille légende languedocienne (Durand-Tullou 1981, p. 111) dont il existe diverses versions locales, de trois frères amoureux de la fille du seigneur ; ne pouvant se départager, les trois chevaliers partirent faire la Croisade pour se couvrir de gloire. Mais la Belle s'était éteinte la veille de leur retour. Fous de douleur, les trois frères, Clair, Loup et Guiral, allèrent séparément vivre en ermite au sommet de trois montagnes⁹ d'où chacun

8. Carte du cours du Canal fait en Languedoc pour la communication des deux Mers (Fabre 1876, planche X).

9. Le Pic Saint-Loup, au nord de Montpellier, le mont Saint-Clair de Sète et le mont Aigoual mais d'autres versions concernent les régions de Nant (Aveyron) ou du Rouergue.

10. Un ermite s'est installé en haut du Saint-Clair en 1632 (Sagnes 1991, p. 46). « On célébrait la saint Clair avec les bergers et les bûcherons qui vivaient dans le voisinage » (Sagnes 1991, p. 24).

11. On peut penser qu'il s'agit de l'évêque de Sens, mort en 623 (Mouraret, 1979). Pour comparaison, le nom du pic Saint-Loup (Valflaunès) proviendrait, selon Frank R. Hamlin (1983), du nom d'un ancien prieuré de Saint-Jean-de-Cuculles, ce qui ne nous en dit pas plus sur l'origine du toponyme.

12. Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794), botaniste à ses heures et surtout homme d'État qui sera le défenseur malheureux de Louis XVI.

pouvait voir le feu allumé par ses deux frères en mémoire de leur chère disparue.

Peut-on croire sans sourciller que la proximité géographique des monts Saint-Loup pour Agde et Saint Clair¹⁰ pour Sète, soit uniquement le fruit d'une pure coïncidence même si cette légende ne semble pas y avoir été connue (Durand-Tullou 1981, p. 120 et 123)?

Il se pourrait même que l'hagiotopeponyme sétois n'ait été choisi en remplacement de Saint Die, que pour faire pendant au mont Saint-Loup si proche.

Mais la raison la plus probable sera celle qui tient compte de l'aspect religieux. Pour cela, on décide de mettre l'ermitage sous le vocable d'un saint du nom de Loup¹¹. Il en existe plusieurs depuis le début du christianisme, devenus évêques, canonisés pour leur grande générosité envers les pauvres et ayant choisi une vie retirée du monde. Cette analogie avec Saint-Sever aura peut-être joué un rôle déterminant.

Le mont Saint-Loup et les sciences

A l'image du volcan de Roque-Haute, les pentes du mont Saint-Loup ont suscité depuis longtemps l'intérêt des naturalistes. On a déjà évoqué la déception de Thomas Platter pour ne pas avoir pu y herboriser comme il le souhaitait lors de sa venue en Agde. On peut donc penser que ce relief hostile, malgré la mise en culture de ses pentes, possédait une flore un peu originale, bien adaptée à son sol volcanique. Il est possible que cette renommée ait amené, près de deux siècles plus tard, le célèbre Malheshherbes¹² à se rendre à Agde, en juillet 1767, pour s'adonner à sa passion de la botanique (Badinter 2005, p. 259).

Pour l'anecdote, il est intéressant de se rappeler que le mont Saint-Loup avait été retenu comme point remarquable lors du travail de triangulation de la France par les ingénieurs de Cassini, « les mesures ayant été faites sur les lieux mêmes » (Grasset ca 1840, p. 80). Il s'agissait de mesurer au sol, la distance séparant des points

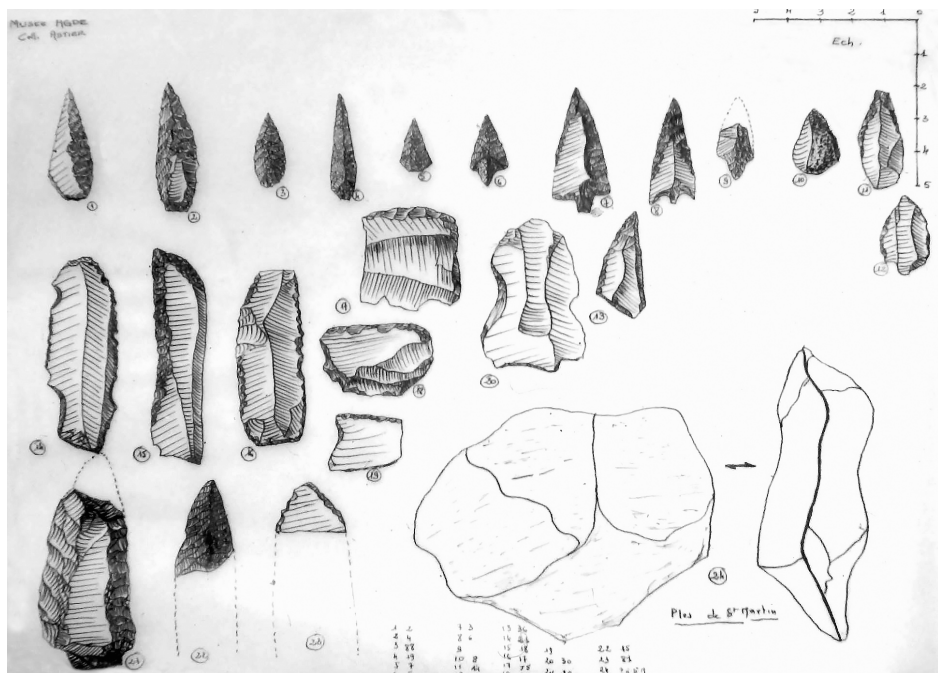


Fig. 9. Silex des environs d'Embonne (dessin G. Farret)

de base et ensuite, par la trigonométrie, d'obtenir les mesures des autres côtés du triangle. Cassini a ainsi établi la première carte topographique de France dite carte de l'Académie. Celle qui concerne Agde [Fig. 8] porte l'indication « Hermitage (sic) St Loup » et aussi « Pioch de la fusille », comme nous l'avons vu. Cassini le rappelle dans son *Recueil factice des introductions et des tables alphabétiques...* : les toponymes ont été validés par les autorités locales. Il n'était plus question de choisir un nom inédit comme cela avait été le cas au siècle précédent, mais d'entériner « l'usage local » déjà établi.

Mais c'est sans conteste avec les débuts de la volcanologie que le mont Saint-Loup joue un rôle des plus remarquables. Avant les années 1760, personne ne pouvait savoir que ce massif de terre et roches brûlées provenait d'un ancien volcan : pour tout un chacun, il ne s'agissait que de collines comme les autres, un peu particulières certes, mais dont on ignorait la formation. Les publications de Marcel de Serres (de Serres 1808), ont eu le mérite d'attirer l'attention sur le volcanisme du Bas Languedoc, à partir de 1808, mais il ne faisait que prolonger les observations, vieilles de plusieurs années déjà, du piscénois Venel et d'un pharmacien de Montpellier, Jacques Montet. Ce dernier avait

présenté (Montet 1760), un *Mémoire sur les volcans éteints qu'on trouve dans le Bas-Languedoc*, lequel avait été remarqué par le grand Buffon. Ce fut encore l'occasion pour Malesherbes d'un nouveau voyage dans la région, en juillet 1769, durant lequel il rencontrera les deux précurseurs de l'étude du volcanisme local. Les visites sur le terrain de Montet l'avaient conduit à Agde et sur tous les édifices volcaniques de la basse vallée de l'Hérault. À la même époque, mais rien n'indique qu'ils se soient rencontrés, Monseigneur de Saint-Simon, évêque d'Agde, s'intéressait de près lui aussi au volcanisme agathois comme nous l'indique sa correspondance suivie avec Jean-François Séguier, érudit nîmois de renom (Azéma 1987). Son intérêt pour les volcans était né lors de son passage à Naples en 1758 où il eut « la Curiosité de monter sur le Vésuve, et de l'étudier en habile observateur » (Grasset ca 1840, p. 44). L'évêque d'Agde n'aura de cesse de « dérober le secret » (Mariès 1894, p. 52) des phénomènes volcaniques de son diocèse et de réfléchir à de possibles expérimentations : après avoir remarqué qu'il n'y avait pas de traces du volcanisme sur la rive droite du fleuve à Agde, il imagina de mesurer l'épaisseur des alluvions pendant un certain nombre d'années et d'évaluer, à partir de là, le temps écoulé depuis l'arrêt

des éruptions ! (Azéma 1987, lettre du 9 mars 1769). Il fit pratiquer des fouilles (ou bien creuser un puits ?) pour retrouver « les horribles cavernes creusées par le feu ». « Mais les ouvriers épouvantés reculent, et ces profondeurs garderont leur impénétrable mystère » (Mariès 1894, p. 52). « Quoique ce volcan soit éteint depuis plus de 2000 ans (*sic*) on sent encore une terrible odeur de soufre qui s'exhale de ce terrain défriché surtout quand il a plu » (Azéma 1987, lettre du 12 février 1769). Cela peut prêter à sourire de nos jours, mais reste significatif de son désir de « tout connaître, tout savoir ».

Dans sa correspondance (Azéma 1987) avec son ami Séguier, il ne se limite pas à parler seulement de volcanisme ; tout ce qui touche à l'Antiquité les intéresse. Il demande l'avis de son ami sur l'utilisation de la lave pour fabriquer les meules de moulin qu'il appelle aussi parfois moulin à sel (Azéma 1987, lettre du 2 mars 1769). Il s'agit bien entendu des meules rotatives fabriquées à Embonne dont nous allons parler à présent, en abordant le chapitre de l'archéologie et donc de l'occupation humaine du mont St-Loup et de ses abords.

Le mont Saint-Loup et l'archéologie

On peut penser par les outils sur galet trouvés à Portiragnes (Grimal 1992) ou à St Thibéry (Ambert 1993, p. 15) que l'Homme préhistorique était arrivé dans la région il y a 1 million d'années environ (Bourguignon 2014) ! Rien ne s'oppose donc, même si la panique les faisaient fuir temporairement, que quelques *Homo erectus* aient été présents lors de ce phénomène majestueux d'une éruption volcanique.

À Saint-Thibéry, de la faune sauvage (cheval et rhinocéros) s'est trouvée piégée par les nuées ardentes ; au Riège, à Alignan-du-Vent (Ambert 1993, p. 15 et 18), on a retrouvé de l'éléphant, de l'hippopotame et du rhinocéros ainsi que des cervidés, équidés et bovidés qui ont péri noyés dans le lac de cratère. On peut donc logiquement s'attendre à ce que de telles découvertes soient également possibles avec le volcanisme agathois.

Mais voyons plutôt les découvertes archéologiques réelles.

Il ne semble pas que le mont Saint-Loup ait été plus ou moins attractif pour les Hommes de la Préhistoire que n'importe qu'elle autre partie du territoire de la commune. Cependant, ses versants abrupts ne favorisaient pas une installation durable et c'est logiquement plutôt au pied du relief que l'on a retrouvé le plus de documents archéologiques.

Dans les années 1960, M. Astier avait recueilli aux environs d'Embonne une série d'outils en silex difficiles à dater précisément. Ils étaient présentés dans une vitrine du Musée Agathois et Georges Farret les avait heureusement dessinés ; ils ont été perdus depuis. [fig. 9] À l'occasion des fouilles de la villa proprement dite, de 1991 à 1993 (Bermond 2012) ont été trouvés quelques tessons de céramique modelée dont certains portaient un décor de pastillages en relief, connu au Néolithique final local.

Une lame de hache polie, trouvée dans les années 1960 par le jeune Henri Mattia, provient des environs de la carrière de pouzzolane du Petit Pioch. Il s'agit d'un outil classique du Néolithique, parfaitement fonctionnel et en parfait état de conservation plus de 4000 ans après. Ce document étant inédit, j'en donne ici ses caractéristiques : L : 104 mm ; l : 51 mm ; épaisseur : 34 mm ; poids : 256 g ; section ova-

Fig. 10-11. lame de hache polie et lame d'une herminette (photo J. Grimal)



laire. [Fig. 10]

On pourrait logiquement penser que cette hache est en basalte par son aspect et sa couleur noirâtre. Les exemplaires identiques des Mourguettes à Portiragnes montrent d'après les analyses qu'il s'agit en fait de cornéenne. Le bouchardage couvre pratiquement toute sa surface. Il est possible que la lame ait été à nouveau bouchardée après avoir été totalement polie car il ne persiste que quelques petites plages parfaitement lisses. Les bords arrondis convergent vers le talon pointu ; le tranchant en demi-cercle est émoussé par l'usage et porte la trace d'un impact.

Une herminette, c'est-à-dire que cette lame était emmanchée différemment d'une hache pour que le tranchant soit perpendiculaire à l'axe du manche, a été trouvée en 1971 au pied du versant nord-est, dans une vigne au bord du chemin d'Agde au Saint-Loup. Ses dimensions réduites et son matériau d'aspect fragile font penser à un outil utilisé plutôt pour un travail de finition ou, pourquoi pas, une sorte de jouet. En tout cas, il ne donne pas l'impression d'avoir été très fonctionnel ni utilisé.

Ses caractéristiques sont :

L : 50 mm ; l : 32 mm ; épaisseur : 12 mm ; poids : 28 g.

La roche a une couleur blanc grisâtre (calcaire dur ?) et son talon complètement ébréché devait être arrondi. Une face est finement po-

lie alors que l'autre a conservé une partie brute. Les bords ont été soigneusement polis jusqu'à les rendre inexistant, comme si on avait voulu que le tranchant fasse tout le tour de la lame. [Fig. 11]

En 1883, un nommé Jeanjean d'Agde a fait don à la Commission archéologique de Narbonne d'une hache à rebord en bronze qu'il avait sans doute trouvée quelque temps auparavant, au mont Saint-Loup. Le procès-verbal en date du 10 août nous apprend que c'est l'amiral Lamothe-Tenet, membre résident de cette Société, qui a servi d'intermédiaire. La hache fait donc partie, depuis cette date, des collections du Musée archéologique de Narbonne. Faute d'identification plus précise, il a fallu se contenter de la mention « provenance régionale » pour choisir notre exemplaire parmi les quelques haches à rebord qui avaient été sélectionnées dans les collections. Il s'agit d'une lame de type médocain dont je rappelle les caractéristiques (Grimal 2001, p. 46) : L : 213 mm ; l au tranchant : 54 mm ; l : 28 mm ; épaisseur maxi : 24 mm ; hauteur des rebords par rapport à la surface de la lame : 6 mm ; longueur totale du rebord : 200 mm ; tranchant peu évasé, peu dégagé des bords ; talon écrasé « en collerette », ce qui caractérise le type médocain ; bords avec nervure médiane saillante (traces du moule). [Fig. 12]

Ce type de hache à longs rebords, bien connu dans le Médoc, est généralement rattaché à un horizon de l'Âge du bronze moyen plutôt tardif, voire évolué ; l'exemplaire agathois représente un bon jalon dans la dispersion de ce type vers le Gard et les Bouches du Rhône.

Avec les découvertes qui suivent, nous entrons dans la période antique. La découverte de monnaies ibériques de Narbonne a été signalée, en 1875, sur les hauteurs du mont Saint-Loup (Richard 1979, p. 3). Il faut regretter l'absence d'une description ou d'un dessin pour compléter cette information mais il pourrait s'agir d'un monnayage du II^e siècle av. J.-C. à cause de la référence « ibérique », terme qui est maintenant remplacé par « ibérique ».

Trois autres monnaies, à légende ibérique également, proviennent du site du Plos de Saint-Martin (Richard 1979, p. 11) qui est trop éloigné du mont Saint-Loup pour considérer qu'il puisse s'agir d'un même ensemble. [Fig. 13 a, b et c]

Le site est connu depuis 1852 par L. V. Alliez (Aris 1987-88) qui signale un mobilier archéologique (incinérations en amphore, tuiles à rebord, etc.) qui pourrait correspondre aux vestiges de l'habitat rural gallo-romain qu'Hervé Pomarède a reconnu plus récemment au même endroit (CAG 34/2, notice 80, p. 153).

Pas très loin de là, au nord de la métairie de la Clape, a été découvert en 1920 le « trésor » d'Embonne constitué d'une trentaine de monnaies romaines. La chronologie du dépôt, qui a pu être extrapolée après l'étude des quelques pièces connues (Richard 1979, p. 9) nous indique qu'il pourrait correspondre « au début de l'occupation de la villa d'Embonne » toute proche (CAG 34/2, notice 92, p. 156) qui a été suffisamment publiée (Bermond 2012) pour ne pas avoir à y revenir. Nous ne

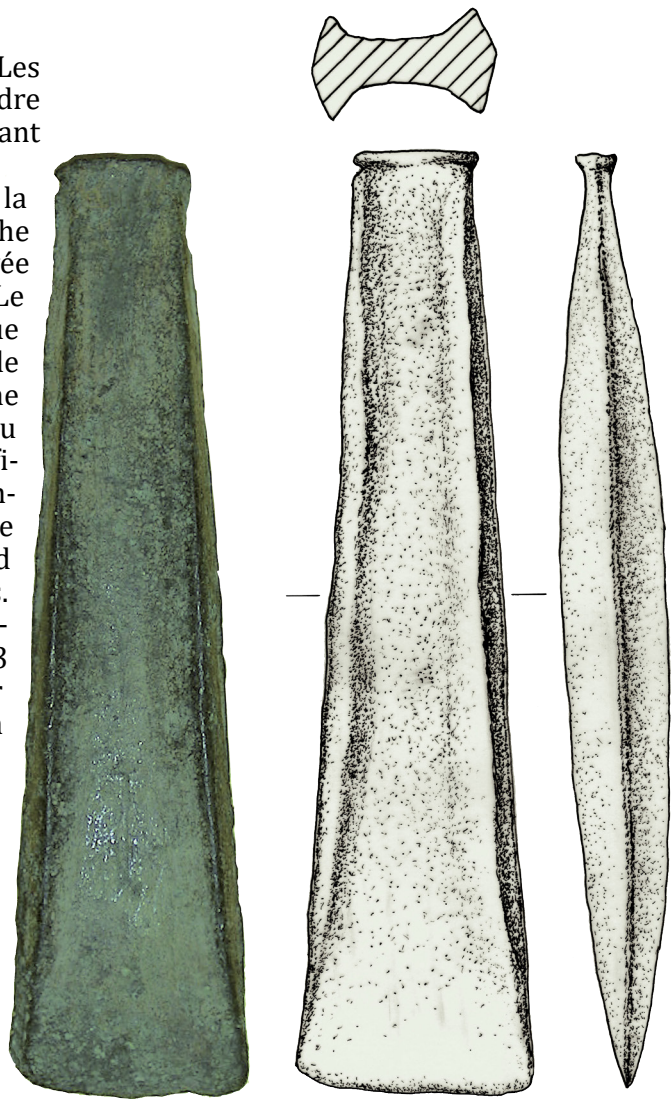


Fig. 12. lame de hache de l'Âge du Bronze Moyen (photo et dessin J. Grimal)

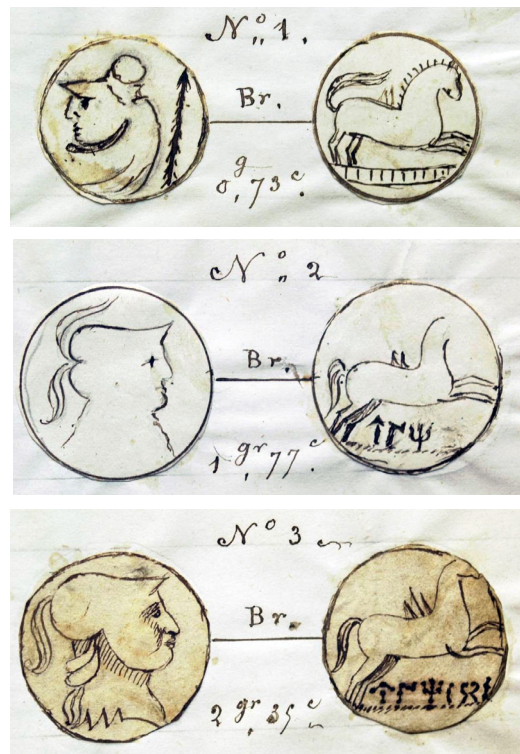


Fig. 13. Trois monnaies à légende ibérique du Plos de Saint-Martin (dessin L. V. Alliez communiqué par M. Adgé)

retiendrons que l'exploitation du basalte pour la fabrication des meules rotatives qui avaient suscité l'intérêt de Monseigneur de Saint-Simon.

Un dernier point archéologique est connu au Petit Pioch. Il a été découvert par M. Bringuier, suite à l'incendie qui avait fait disparaître la végétation. La présence de fragments d'amphores italiques indiquaient une occupation d'époque romaine. En août 2012, ce sont les travaux d'extension du terrain de golf qui mettront au jour les vestiges de trois bassins de décantation généralement utilisés pour la vinification ; le vin était conditionné ensuite dans des amphores dont les fragments avaient été découverts plus anciennement. [Fig. 14-15]

Nous terminerons ce tour d'horizon de l'archéologie des abords du mont Saint-Loup par l'Antiquité tardive, avec l'ensemble monastique de Saint-Martin qui, même s'il ne présente pas actuellement de vestiges apparents, nous les rappelle « avec ses religieux souvenirs, et les tombeaux des premiers disciples de Saint-Sever » (Grasset *ca* 1840, p. 62).

Pour la période moderne, l'article de François Mouraret dans l'Agathois du 20 juillet 1979 nous donne la liste suivante que je reprends presque *in extenso* :

- la chapelle, dont il a été question précédemment, avait été érigée au sommet et détruite en 1792 (Jordan 1824, p. 287) puis reconstruite en 1817. Une messe y était dite le jour de la fête de Saint-Loup, le 1^{er} septembre. La chapelle fut à nouveau démolie et plus aucune trace n'est aujourd'hui apparente mais on connaît son emplacement précis grâce au cadastre napoléonien.

- un sarcophage a été retrouvé sur l'emplacement de la chapelle où « on voit encore les restes d'une tombe creusée dans une pierre blanche étrangère à cette montagne ». Ses dimensions nous sont connues : 2,06 m de long, 0,66 m de grande largeur, 0,40 m de petite largeur. La présence de cette tombe qui n'a probablement pas servi à cet endroit pourrait être liée à la création de l'ermitage.

- un phare de premier ordre dont la construction en 1836 permit aux marins de se repérer ; sa lanterne s'éteignit en 1903.

- une tour à signaux, jumelle de celle du Castellas, toutes deux érigées vers le milieu du XVIII^e siècle pour prévenir des incursions, comme le débarquement sur la côte de Britanniques et Néerlandais en juillet 1710, d'où le nom de « tour des Anglais » donné à cet édifice.

Conclusion

Ce tour d'horizon des ressources du mont Saint-Loup nous a montré la richesse et la variété des informations dont il est porteur. Concernant ses divers toponymes, c'était l'occasion d'attirer l'attention sur le non-sens géographique de l'attribution du mont Sigion à la montagne de Sète et de proposer l'appellation « Cinorus » pour celle d'Agde. Il était souhaitable également de rappeler le rôle de précurseur de l'évêque, Monseigneur de Saint-Simon, au moment où naissait la volcanologie.

Jean Grimal

Groupe de Recherches Archéologiques d'Agde
www.graa.fr / graa@sfr.fr



Fig. 14. Bassin de décantation en cours de fouille

Fig. 15. Bassin de décantation en partie dégagé

(photos Céline Pardiès)

Je voudrais, pour terminer, adresser mes remerciements à Michel Adgé, Pierre Casado et Daniela Ugolini-Olive qui m'ont aidé de leurs conseils ainsi qu'à Irène Dauphin et Virginie Gascon, du Service des Archives municipales, sans oublier ceux qui m'ont apporté aide et soutien.

Bibliographie

Grâce à la « magie » des sites internet qui ouvrent en grand les bibliothèques numériques, bon nombre d'ouvrages signalés ci-dessous sont consultables en ligne.

- Adgé 1995** : Michel Adgé, « Le delta de l'Hérault et les chemins de desserte d'Agde avant les aménagements modernes », Sur les pas des Grecs en Occident, *Études Massaliètes*, 4, p. 113-135.
- Albagnac 1973** : Lucien Albagnac, « Les relations de Sète et de Frontignan sous l'Ancien Régime », *B.S.E.S. Sète et sa Région*, V-1973, p. 167-182.
- Ambert 1993** : Paul Ambert, « Outils du Paléolithique inférieur et faunes du Pléistocène Ancien en Languedoc central (Hérault, Orb, Aude) dans leur contexte géologique », *Archéologie en Languedoc*, t. 17, 1993, p. 3-22
- Aris 1974** : Raymond Aris, « Le site préromain préromain d'Embonne : une antique fabrique de meules au Cap d'Agde », *Études Héraultaises*, 1974 N°1
- Aris 1987-88** : Raymond Aris, « Notes sur l'histoire d'Agde (Hérault) », *Études Héraultaises*, 1987-1988.
- Astruc 1737** : Jean Astruc, «Mémoires pour l'histoire naturelle de la province de Languedoc», Paris 1737.
- Avienus** : Avienus Rufus Festus, *Les régions maritimes*, traduction E. Despois, Éd. Saviot, C. L. F. Panckoucke, 1843.
- Azéma 1987** : Xavier Azéma et Eudes de Saint-Simon (éditeurs), *Lettres de Charles-François-Siméon de Saint-Simon, évêque d'Agde (1727-1794) à Jean-François Séguier de Nîmes et docteur Esprit Calvet d'Avignon*, Entente bibliophile, Montpellier 1987.
- Badinter 2005** : Élisabeth Badinter, « Les relations entre Malesherbes et Séguier », dans *Jean-François Séguier (1703-1784), Un nîmois dans l'Europe des Lumières*, Édisud, 2005.
- Baret 1939** : É. Baret, « Une histoire des origines d'Agde », *Bull. de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers*, 4^e série, vol. V, Béziers 1939, p. 103-109.
- Bermond 2012** : Iouri Bermond et Hervé Pommarède, « Le Cap durant l'Antiquité » in *Le Cap d'Agde et son histoire*, Les cahiers du G.R.H.I.S.T.A., n° 4, pp. 25-42.
- Bonnet 1890** : Eugène Bonnet : « Origines et transformation du nom de la ville de Cette », *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*, 13, Montpellier 1890, p. 5-18.
- Bourguignon 2014** : Laurence Bourguignon et Jérôme Ivorra, « L'aventure se poursuit au Bois de Riquet », *Los Rocaires*, N° 15, Vailhan 2014.
- CAG 34/2** : Marc Lugand et Iouri Bermond (dir.), *Agde et le Bassin de Thau*, CAG 34/2, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris 2001.
- Casado 2015** : Pierre Casado Compoix et recherche toponymique : Quelques cas exemplaires dans le terroir agathois, *Revue Études Héraultaises* 2015 n°45
- Casaubon 1587** : Isaac Casaubon, «Res Geographica» ; Genève
- Catel 1633** : Guillaume de Catel, *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, Toulouse 1663.
- Clavel 1970** : Monique Clavel-Lévêque, *Béziers et son territoire dans l'Antiquité*, Les Belles Lettres, Paris 1970.
- Dainville 1961** : François de Dainville, « Cartes anciennes du Languedoc, XVI^e-XVII^e s. », *Société languedocienne de Géographie*, Montpellier 1961, p. 228 et pl.
- Dauphin 2017** : Irène Dauphin, «Les compoix d'Agde 1320-1720, 400 ans d'image du territoire» Estimes, compoix et cadastres. Histoire d'un patrimoine commun de l'Europe méridionale, Toulouse, Le Pas d'Oiseau, 2017, p. 141-154.
- Desjardins 1876-1896** : Ernest Desjardins, « Géographie historique et administrative de la Gaule romaine », Paris, Hachette
- Dubois 1891** : Marcel Dubois, *La Géographie de Strabon : étude critique de la méthode et des sources*, Paris 1891.
- Durand-Tullou 1981** : Adrienne Durand-Tullou, «Religion populaire en Cévennes : le culte de saint Guiral», *Annales du Milieu Rural*, N° 1, 1981.
- Fabre 1876** : Albert et Paul Fabre, *L'Hérault historique illustré*, Montpellier 1876.
- Foreville 1995** : R. Foreville, *Le Cartulaire du chapitre cathédral Saint-Étienne d'Agde*, CNRS éditions, 1995.
- Gautier-Dalché 1995** : Patrick Gautier Dalché, « Carte marine et portulan au XI^e siècle. Le Liber de Existencia Riveriarum et Forma Maris Nostri Mediterranei (Pise, circa 1200) »; Rome : École Française de Rome, 1995. pp. 5-308. (Publications de l'École française de Rome, 203).
- Goudineau 1990** : Christian Goudineau, « Les provinces de Gaule. Problèmes d'histoire et de géographie », dans *Mélanges Pierre Lévêque. Tome 5 : Anthropologie et société*, Université de Franche-Comté, 1990, Besançon p. 161-176 (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 429).
- Grasset ca 1840** : abbé Jean-Baptiste Grasset, *Mémoires historiques sur la ville et le siège d'Agde ; ses monuments, son territoire & son commerce*, texte établi par Michel Adgé, non daté, ca 1840.
- Grimal 1992** : Jean Grimal, « L'outillage archaïque sur galet des environs de Portiragnes », *Archéologie en Languedoc*, t. 16, 1992, p. 5-13.
- Grimal 2001** : Jean Grimal, « Haches inédites de l'âge du bronze du département de l'Hérault », *Archéologie en Languedoc*, t. 25, p. 43-49
- G.R.H.I.S.T.A 2012** : Le Cap d'Agde et son histoire, Les cahiers du G.R.H.I.S.T.A., n° 4.
- Jordan 1824** : Balthazar Jordan, *Histoire de la ville d'Agde depuis sa fondation et sa statistique*, Montpellier 1824.
- Jully 1976** : Jean-Jacques Jully, « Navigateurs et terriens en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Ampurdan au premier âge du Fer (VI^e-VII^e siècles) », *Revue des Études Anciennes*, t. 78-79, 1976, n°1-4, p. 22-41.
- Lasserre 1966** : François Lasserre, «Strabon.» Tome II. Géographie (livres III et IV). Paris, Les Belles Lettres, 1966.
- Lenthéric 1910** : Charles Lenthéric, *Villes mortes du Golfe de Lyon*, Paris 1910.
- Mafféi (dit Volterran) 1506** : Raffaello Maffei, «Commentariorum urbanorum Libri octo et triginta», Rome.
- Mariès 1894** : Abbé Charles Mariès, *Oraison funèbre de Monseigneur Charles-François-Siméon Vermandois de St Simon Rouvroy Sandricourt, dernier évêque et comte d'Agde*, Montpellier 1894.
- Montet 1766** : Jacques Montet, « Mémoire sur un grand nombre de volcans éteints qu'on trouve dans le Bas-Languedoc », *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, Montpellier 1760, p. 466-476.
- Mouraret 1979** : François Mouraret, *L'Agathois*, 20 et 27 juillet 1979 (Archives municipales d'Agde).
- Naigeon 2016** : Djin et Christophe Naigeon, *Sète 1666*, 2016.
- Platter 1892** : Félix et Thomas Platter, *Notes de voyage de deux étudiants bâlois*, Montpellier 1892.
- Richard 1979** : Jean-Claude Richard et Raymond Aris, « Les découvertes monétaires d'Agde (Hérault) », *Études sur Pézenas et l'Hérault*, X-3, 1979, p. 3-20.
- de Saulcy 1867** : F. de Saulcy, « Étude topographique sur l'Ora maritima de Rufus Festus Avienus », *Revue archéologique*, XV, Société française d'archéologie classique, p. 81-98.
- de Serres 1808** : Marcel de Serres, Observations pour servir l'histoire des volcans éteints de l'Hérault, Imp. V^e Tournel et fils, Montpellier 1808.
- du Theil 1809** : De la Porte du Theil-Coray, *Géographie de Strabon, traduite du grec en français*, Imprimerie impériale, Paris 1809.
- Thollard 2004** : Patrick Thollard, « Représentation de l'espace et description géographique : les peuples du nord de la Gaule chez Strabon », dans M. Bats et al. (éd.), *Peuples et territoire en Gaule méditerranéenne, Hommage à Guy Barruol*, RAN, Suppl. 35, 2004, p. 367-374.
- Thollard 2009** : Patrick THOLLARD, «La Gaule selon Strabon : du Texte à l'Archéologie. Géographie, Livre IV. Traduction et études». Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian – Paris, Errance, 2009, 261 p., 63 fig.
- Thomas 1841** : Eugène Thomas : « Essai sur la Géographie astronomique de Ptolémée considérée dans le département de l'Hérault », *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, t. II, p. 53-587.
- Ugolini 1987** : Ugolini Daniela, Olive Christian, « Béziers et les côtes languedociennes dans l'Ora Maritima d'Avienus (v. 586-594) », *Revue archéologique de Narbonnaise*, t. 20, 1987, p. 143-154.
- Ugolini 2001** : Daniela Ugolini, « Notice 003 - Agde », dans *Agde et le Bassin de Thau*, CAG 34/2, sous la direction de Marc Lugand et Iouri Bermond, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris 2001.

**Sinatur alto & propria per dispendia ,
Cæspes cauatur eripit unda longior
Molefæ multa gurgitis distenditur
Tris nanq̄ in illo maximæ stant infulæ
Saxifæ duris pelagus interfunditur
Nec longe ab isto cæspitis rupti finus
Alter dehiscit infulafæ quattuor
At prifcus usus dixit has omnis piplās
Ambit profundo gens elesycum prius
Loca hæc tenebat atq̄ nari ciuitas
Era ferocis maximum regni caput
Hic falsum in æquor amnis attagus ruit
Heliceq̄ rurfus hic palus iusta dehinc
Besaram stetisse fama casta tradidit
At nunc heledus nunc & orobus flumina
Vacuos per agros & ruinarum aggeres
Amœnitatis indices prifcæ meant
Nec longe ab istis thyrius alto euoluitur
Cinorus agmen**

**Num qua excitent fluctuum uolumina
Sternatq̄ semper gurgitem alcyonæ quies
Vertex ad huius cautis e regione fe**

Avienus, *Ora maritima*,
éd. princeps de 1488